

2. LA FIDÉLITÉ

André Comte-Sponville

Ancien élève de l'École Normale Supérieure et agrégé de philosophie, André Comte-Sponville fut longtemps métré de conférences à l'Université Paris I (Panthéon-Sorbonne). Il se consacre aujourd'hui à l'écriture. Il a également publié, aux PUF, un *Traité du désespoir et de la béatitude* et un *Dictionnaire philosophique*.

Le passé n'est plus, l'avenir n'est pas encore : l'oubli et l'improvisation sont faits de nature. Quoi de plus improvisé, à chaque fois, que le printemps ? Et quoi de plus vite oublié ? La répétition elle-même, si frappante, n'est qu'un leurre : c'est parce que les saisons s'oublient qu'elles se répètent, et cela même qui rend la nature toujours neuve est cause qu'elle n'innove que rarement. Toute invention vraie, toute création vraie suppose la mémoire. C'est ce qu'avait vu Bergson, qui dut pour cela inventer une mémoire du monde (la durée) ; mais cette mémoire serait Dieu, et c'est pourquoi elle n'est pas. La nature oublie d'être Dieu, ou Dieu s'oublie dans la nature. S'il y a une histoire de l'univers — et bien sûr il y en a une —, c'est une suite d'improvisations chaotiques ou chanceuses, sans projet (fût-ce celui d'improviser) ni mémoire. Le contraire d'une œuvre, ou qui ne fait œuvre que par rencontre. Un *bœuf* improbable et sans lendemain. Car cela même qui dure ou se répète n'advient qu'en changeant ; et rien ne commence qui ne doive finir. L'inconstance est la règle. L'oubli est la règle. Le réel, d'instant en instant, est toujours neuf ; et cette nouveauté de tout à tout, cette nouveauté pérenne, c'est le monde.

La nature est la grande oublieuse, et c'est en quoi aussi elle est matérielle. La matière est l'oubli même : il n'est mémoire que de l'esprit. C'est donc l'oubli qui aura le dernier mot comme il a eu le premier, comme il ne cesse de l'avoir. Le réel est ce premier mot de l'être, ce perpétuel premier mot. Comment voudrait-il dire quelque chose ? L'enfant-roi (le temps) n'est pas bègue pourtant : il ne parle ni ne se tait, n'invente ni ne répète. Inconstance, oubli, innocence : royauté d'un enfant ! Le devenir est infidèle, et même les saisons sont volages.

Mais il y a l'esprit ; mais il y a la mémoire. De peu de poids, de peu de durée : cette

1

2

3

fragilité, c'est l'esprit même. Mortel au cœur des mortels — mais vivant, comme esprit, par le souvenir qu'il en garde ! L'esprit est mémoire, et peut-être il n'est que cela. Penser, c'est se souvenir de ses pensées ; vouloir, c'est se souvenir de ce qu'on veut. Non, certes, qu'on ne puisse penser que le même, ni vouloir que ce qu'on a voulu. Mais que serait une invention sans mémoire ? Et une décision, sans mémoire ? Comme le corps est le présent du présent, l'esprit l'est du passé, au double sens du mot *présent* : ce que le passé nous lègue et, en nous, qui demeure. C'est ce que saint Augustin appelait « le présent du passé », et c'est la mémoire^[1]. L'esprit commence là. L'esprit soucieux, l'esprit fidèle.

Le souci, qui est la mémoire du futur, se rappelle à nous suffisamment. C'est sa nature, ou plutôt c'est la nôtre. Qui oublierait — hors les sages ou les fous — qu'il a un avenir ? Et qui, hors les méchants, ne se soucierait que du sien ? Les hommes sont égoïstes, bien sûr, mais moins absolument qu'on ne le croit parfois : les voilà, même sans enfants, qui se préoccupent des générations futures, et ce souci est beau. Le même que ses cigarettes n'angoissent pas s'inquiète d'un trou dans l'ozone. Insouciant de soi, soucieux des autres. Qui irait le lui reprocher ? Toujours est-il qu'on n'oublie guère l'avenir (on oublierait plutôt le présent !), et d'autant moins qu'on l'ignore davantage.

Le passé est plus démun. L'avenir nous inquiète, l'avenir nous hante : son néant fait sa force. Du passé, au contraire, il semble que nous n'ayons plus rien à craindre, plus rien à attendre, et cela sans doute n'est pas tout à fait faux. Epicure en fit une sagesse : dans la tempête du temps, le port profond de la mémoire... Mais l'oubli en est un plus sûr. Si les névrosés souffrent de réminiscence, comme disait Freud, la santé psychique doit bien, en quelque chose, se nourrir d'oubli. « Dieu garde l'homme d'oublier d'oublier ! », écrit le poète, et Nietzsche a bien vu aussi de quel côté étaient la vie et le bonheur. « Il est possible de vivre presque sans souvenir et de vivre heureux, comme le démontre l'animal, mais il est impossible de vivre sans oublier. »^[2] Dont acte. Mais la vie est-elle le but ? Le bonheur est-il le but ? Du moins cette vie-là et ce bonheur-là ? Faut-il envier l'animal, la plante, la pierre ? Et quand bien même on les envierait, faudrait-il se soumettre à cette envie ? Que resterait-il de l'esprit ? Que resterait-il de l'humanité ? Faut-il ne tendre qu'à la santé ou à l'hygiène ? Pensée *sanitaire*^[3], qui trouve là sa force et ses limites. Quand bien même l'esprit serait une maladie, quand bien même l'humanité serait un malheur, cette maladie, ce malheur sont nôtres — puisqu'ils sont nous, puisque nous ne sommes que par eux. Du passé, ne faisons pas table rase. Toute la dignité de l'homme est dans la pensée ; toute la dignité de la pensée est dans la mémoire. Pensée oublieuse, c'est pensée peut-être, mais sans esprit. Désir oublieux, c'est désir sans doute ; mais sans volonté, sans cœur, sans âme. La science et l'animal en

donnent à peu près l'idée — encore n'est-ce pas vrai de tous les animaux (certains sont fidèles, dit-on) ni, peut-être, de toutes les sciences. Peu importe. L'homme n'est esprit que par la mémoire ; humain, que par la fidélité. Garde-toi, homme, d'oublier de te souvenir ! L'esprit fidèle, c'est l'esprit même.

Je prends le problème de loin, mais c'est qu'il est immense. La fidélité n'est pas une valeur parmi d'autres, une vertu parmi d'autres : elle est ce par quoi, ce pour quoi il y a valeurs et vertus. Que serait la justice, sans la fidélité des justes ? La paix, sans la fidélité des pacifiques ? La liberté, sans la fidélité des esprits libres ? Et que vaudrait la vérité, même, sans la fidélité des véridiques ? Elle ne serait pas moins vraie, certes, mais ce serait vérité sans valeur, d'où nulle vertu ne pourrait naître. Point de santé sans oubli, peut-être ; mais point de vertu sans fidélité. Hygiène ou morale. Hygiène *et* morale. Car il ne s'agit pas de n'oublier rien, ni d'être fidèle à n'importe quoi. Ni santé ne suffit ni sainteté ne s'impose. « Il ne s'agit pas d'être sublime, il suffit d'être fidèle et sérieux. » ^[4] Nous y voilà. La fidélité est vertu de mémoire, et la mémoire elle-même comme vertu.

Mais quelle mémoire ? Ou mémoire de quoi ? Et à quelles conditions ? Et dans quelles limites ? Il ne s'agit pas, répétons-le, d'être fidèle à n'importe quoi : ce ne serait plus fidélité mais passéisme, opiniâtreté bornée, entêtement, routine, fanatisme... Toute vertu s'oppose à deux excès, rappellerait un aristotélicien : la versatilité en est un, l'opiniâtreté en est un autre, et la fidélité les refuse également. Juste milieu ? Si l'on veut, mais point comme l'entendent les tièdes ou les frivoles (il ne s'agit pas d'être un peu versatile et un peu opiniâtre !). Le centre de la cible en donnerait l'idée, mieux que le marais de nos assemblées. Ligne de crête, disais-je, entre deux abîmes ^[5]. La fidélité n'est ni versatile ni opiniâtre, et c'est en quoi elle est fidèle.

Vaut-elle alors en elle-même ? Pour elle-même ? Par elle-même ? Non pas, ou pas seulement. C'est surtout son objet qui fait sa valeur. On ne change pas d'ami comme de chemise, notait à peu près Aristote ^[6], et il serait aussi ridicule d'être fidèle à ses vêtements que coupable de ne l'être pas à ses amis — sauf, comme dit ailleurs le philosophe, « excès de perversité de leur part » ^[7]. La fidélité n'excuse pas tout : être fidèle au pire est pire que le renier. Les ss juraient fidélité à Hitler ; cette fidélité dans le crime était criminelle. Fidélité au mal, c'est mauvaise fidélité. Et « la fidélité dans la sottise, observe Jankélévitch, est une sottise de plus » ^[8]. C'est ici le lieu — fidélité d'écolier, même rétif — de citer le Maître plus longuement :

« La fidélité est-elle ou n'est-elle pas louable ? C'est "selon", autrement dit : cela dépend des valeurs auxquelles on est fidèle. Fidèle à quoi ? (...) Personne ne dira que le ressentiment soit une vertu, bien qu'il reste fidèle à sa haine ou à

ses colères ; la bonne mémoire de l'affront est une mauvaise fidélité. S'agissant de fidélité, l'épithète n'est-elle pas tout ? Et il y a encore une fidélité aux petites choses qui est mesquinerie et tenace mémoire des vétilles, rabâchage et entêtement. (...) La vertu que nous voulons n'est donc pas toute fidélité, mais seulement bonne fidélité et grande fidélité. » ^[9]

Soit : fidélité aimante, fidélité vertueuse, fidélité volontaire^[10]. Il ne suffit pas de se souvenir. On peut oublier sans être infidèle, d'ailleurs, et être infidèle sans oublier. Mieux, l'infidélité suppose la mémoire : on ne peut être fidèle ou infidèle qu'à ce dont on se souvient (un amnésique ne saurait ni garder ni trahir sa parole), et c'est en quoi fidélité et infidélité sont deux formes opposées, l'une vertueuse et l'autre pas, du souvenir. La fidélité est « la vertu du Même », disait encore Jankélévitch^[11] ; mais dans un monde où tout change, et c'est le monde, il n'est de *même* que par mémoire et volonté. Nul ne se baigne deux fois dans le même fleuve, ni n'aime deux fois la même femme. Pascal : « Il n'aime plus cette personne qu'il aimait il y a dix ans. Je crois bien : elle n'est plus la même ni lui non plus. Il était jeune et elle aussi ; elle est tout autre. Il l'aimerait peut-être encore telle qu'elle était alors. » ^[12] La fidélité est la vertu du même, par quoi le même existe ou résiste.

Pourquoi tiendrais-je ma promesse de la veille, puisque je ne suis plus le même aujourd'hui ? Pourquoi ? Par fidélité. C'est là, selon Montaigne, le vrai fondement de l'identité personnelle : « Le fondement de mon être et de mon identité est purement moral : il se trouve dans la fidélité à la foi que je me suis jurée à moi-même. Je ne suis pas réellement le même qu'hier ; je ne suis le même que parce que je m'avoue le même, parce que je prends à mon compte un certain passé comme *le mien*, et parce que j'entends, dans l'avenir, reconnaître mon engagement présent comme toujours le mien. » ^[13] Pas de sujet moral sans fidélité de soi à soi, et c'est en quoi la fidélité est due : parce qu'il n'y aurait pas de devoirs autrement ! C'est en quoi aussi l'infidélité est possible : comme la fidélité est vertu de mémoire, l'infidélité est sa faute (plutôt que son défaut ou son manque). L'anamnèse n'est pas tout : la bonne mémoire n'est pas toujours bonne, le souvenir précis n'est pas toujours aimant ou respectueux. Vertu de mémoire, c'est plus que mémoire ; fidélité, c'est plus qu'exactitude. La fidélité est le contraire, non de l'oubli, mais de la versatilité frivole ou intéressée, du reniement, de la perfidie, de l'inconstance. Il reste vrai pourtant qu'elle s'oppose à l'oubli — comme toute vertu s'oppose à la pente qu'elle remonte — que l'infidélité, au contraire, finit par entraîner : on trahit d'abord ce dont on se souvient, puis on oublie ce qu'on a trahi... L'infidélité s'abolit ainsi dans son triomphe, quand la fidélité ne triomphe, toujours provisoirement, qu'en refusant de s'abolir (ne connaît d'autre triomphe, veux-je dire, que la perpétuation sans fin du combat contre l'oubli ou le reniement). Fidélité

désespérée, écrit Jankélévitch ^[14], et ce n'est pas moi qui le lui reprocherai. C'est que « la lutte n'est pas égale entre la marée irrésistible de l'oubli qui, à la longue, submerge toutes choses, et les protestations désespérées mais intermittentes de la mémoire ; en nous recommandant l'oubli, les professeurs de pardon nous conseillent donc ce qui n'a nul besoin d'être conseillé : les oublieux s'en chargeront d'eux-mêmes, ils ne demandent que cela. C'est le passé qui réclame notre pitié et notre gratitude : car le passé, lui, ne se défend pas tout seul comme se défendent le présent et l'avenir... » ^[15] Tel est le devoir de mémoire : pitié et gratitude pour le passé. Le dur devoir, l'exigeant devoir, l'imprescriptible devoir d'être fidèle !

Ce devoir connaît évidemment des degrés. Jankélévitch, dans le texte que je viens de citer, pense aux camps de concentration nazis et au martyre du peuple juif. Martyre absolu : devoir absolu. Nous n'avons pas à être fidèles au même titre, ni au même degré, à nos premières amours ou aux champions cyclistes qui enthousiasmèrent notre enfance... La fidélité doit n'aller qu'à ce qui vaut, et proportionnellement — si l'on ose dire, s'agissant de grandeurs par nature non quantifiables — à la valeur de ce qui vaut. Fidélité d'abord à la souffrance, au courage désintéressé, à l'amour... Un doute me vient : la souffrance est-elle donc une valeur ? Non, certes, prise en elle-même, ou bien seulement négative : la souffrance est un mal, et l'on se tromperait en y voyant une rédemption. Mais si la souffrance n'est pas une valeur, toute vie souffrante en est une, par l'amour qu'elle exige ou mérite : aimer celui qui souffre (la charité des chrétiens, la compassion des bouddhistes, la *commiseratio* des spinozistes...) est plus important qu'aimer ce qui est beau ou grand, et la valeur n'est pas autre chose que ce qui mérite d'être aimé. C'est en quoi toute fidélité — et qu'elle soit fidélité à une valeur ou à quelqu'un — est fidélité à l'amour, et par l'amour. Fidélité c'est amour fidèle, l'usage commun ne s'y trompe pas, ou ne s'y trompe qu'en se trompant sur l'amour (s'il le limite, abusivement, aux seules relations de couple). Non que tout amour soit fidèle (ce pourquoi la fidélité ne se réduit pas à l'amour) ; mais toute fidélité est aimante, toujours (fidélité dans la haine, ce n'est pas fidélité mais rancœur ou acharnement), et bonne pour cela, et aimable pour cela. Fidélité, donc, à la fidélité — et aux degrés différents de fidélité !

Quant aux champs particuliers, on n'en finirait pas de les énumérer. Qu'il me soit permis de n'en évoquer, et trop rapidement, que trois : la pensée, la morale, le couple.

Qu'il y ait une fidélité de la pensée, c'est assez clair. On ne pense pas n'importe quoi, puisque penser n'importe quoi ce ne serait plus penser. La dialectique elle-même, si commode aux sophistes, n'est une pensée que par la fidélité à ses lois, à ses exigences, à la contradiction même quelle assume et dépasse. « Il ne faut pas

confondre, disait Sartre, la dialectique et le papillotement des idées. » La fidélité est à peu près ce qui les distingue, comme on le voit dans la grande *Logique* de Hegel, tout entière fidèle à son commencement et à son improbable rigueur. Plus généralement, on peut dire qu'une pensée n'échappe au néant ou au bavardage que par l'effort, qui la constitue, de résister à l'oubli, à l'inconstance des modes ou des intérêts, aux séductions du moment ou du pouvoir. Toute pensée, observe Marcel Conche, « risque continuellement de se perdre si nous ne faisons l'effort de la garder. Il n'y a pas de pensée sans mémoire, sans lutte contre l'oubli et le risque d'oubli » ^[16]. C'est dire qu'il n'y a pas de pensée sans fidélité : pour penser, il faut non seulement se souvenir (ce qui ne permettrait encore que la conscience, et toute conscience n'est pas pensée), mais *vouloir* se souvenir. La fidélité est cette volonté, ou plutôt elle est son acte et sa vertu.

Ne suppose-t-elle pas aussi la volonté de penser toujours ce qu'on se rappelle avoir pensé ? La volonté, donc, non seulement de se souvenir, mais de ne pas changer ? Oui et non. Oui, puisque vouloir se souvenir d'une pensée serait vain si celle-ci ne devait valoir que comme souvenir, comme un bibelot mental ou conceptuel : être fidèle à ses idées, c'est non seulement se souvenir qu'on les a eues, mais vouloir les garder vivantes (vouloir se souvenir, non seulement qu'on les a eues, mais *qu'on les a*). Mais non, pourtant, puisque vouloir les garder à toute force serait refuser de les soumettre, le cas échéant, à l'épreuve de la discussion, de l'expérience ou de la réflexion : être fidèle à ses pensées plus qu'au vrai, ce serait être infidèle à la pensée comme telle et se condamner, fût-ce pour la bonne cause, à la sophistique. Fidélité au vrai d'abord ! C'est où la fidélité se distingue de la foi, et *a fortiori* du fanatisme. Être fidèle, pour la pensée, ce n'est pas refuser de changer d'idées (dogmatisme), ni les soumettre à autre chose qu'à elles-mêmes (foi), ni les considérer comme des absolus (fanatisme) ; c'est refuser d'en changer sans bonnes et fortes raisons, et — puisqu'on ne peut examiner toujours — c'est tenir pour vrai, jusqu'à nouvel examen, ce qui a une fois été clairement et solidement jugé. Ni dogmatisme, donc, ni inconstance. On a le droit de changer d'idées, mais seulement quand c'est un devoir. Fidélité au vrai d'abord, puis au souvenir de la vérité (à la vérité *gardée*) : telle est la pensée fidèle, c'est-à-dire la pensée.

Quand je dis que la science n'en a cure, qu'on me comprenne bien : ce n'est pas le cas, certes, des savants, ni donc de la science en train de se faire. Mais à la considérer dans ses résultats, la science vit au présent, et ne cesse d'oublier ses premiers pas. La philosophie, au contraire, ne cesse de poursuivre les siens, depuis le commencement. Quel physicien relit Newton ? Quel philosophe qui ne relise Aristote ? La science progresse et oublie ; la philosophie médite et se souvient. Qu'est-ce d'ailleurs que la philosophie, sinon une fidélité extrême à la pensée ?

Mais venons-en à la morale. Qu'elle ait à voir avec la fidélité, cela fait partie de son essence. C'est de quoi Kant, pourtant, n'eût pas été d'accord : la fidélité est un devoir, aurait-il dit (par exemple entre amis ou entre époux), mais le devoir ne saurait se ramener à la fidélité. La loi morale, étant atemporelle, est toujours devant nous : il s'agit, non d'être fidèle, mais d'obéir. Fidélité à quoi, d'ailleurs ? Si c'est à ce que le devoir prescrit, elle est superflue (puisque le devoir, fidélité ou pas, s'impose de lui-même) ; si c'est à autre chose, elle est accessoire (puisque le devoir seul importe absolument). Quant à la fidélité que le devoir impose (fidélité à la parole donnée, fidélité conjugale...), elle n'est pour Kant qu'un cas particulier du devoir, et s'y ramène. La fidélité est soumise à la loi morale, non la loi morale à la fidélité.

Oui, s'il y a une loi morale, au sens où Kant l'entend : universelle, absolue, atemporelle, inconditionnelle... S'il y a, donc, une raison pratique, qui commande absolument, sans égard aucun au temps ni à l'espace. Mais que savons-nous d'une telle raison ? Quelle expérience en avons-nous ? Et qui peut y croire, aujourd'hui ? Kant aurait raison s'il y avait une loi morale universelle et absolue, et donc un fondement objectif de la morale. Mais je n'en connais point, et tel est le lot que notre époque nous impose, me semble-t-il, que de devoir être moraux sans plus croire à la vérité (absolue) de la morale. Au nom de quoi, dès lors, être vertueux ? Au nom de la fidélité : par fidélité à la fidélité ! C'est l'esprit juif contre la raison allemande, si l'on veut, et qui peut seul la sauver de la barbarie. Quelle naïveté, objectait Bergson à Kant, que de prétendre fonder la morale sur le culte de la raison, autrement dit, en pratique, sur le respect du principe de non-contradiction^[17] ! Cavaillès, en grand logicien qu'il était, dira la même chose. Qu'une morale doive être raisonnable, certes, puisqu'elle doit être universelle (en tout cas universalisable) ; mais aucune raison n'y suffit : « Devant une tendance un peu forte, le principe de non-contradiction ne peut rien, et les plus éclatantes évidences sont ternies. La géométrie n'a jamais sauvé personne. »^[18] Il n'y a pas de vertu *more geometrico*. En quoi la barbarie est-elle moins cohérente que la civilisation ? L'avarice, moins logique que la générosité ? Et quand bien même elles le seraient, en quoi est-ce un argument contre la barbarie ou l'avarice ? Non, évidemment, qu'il s'agisse de renoncer à la raison : l'esprit n'y survivrait pas. Il s'agit simplement de ne pas confondre la raison, qui est fidélité au vrai, et la morale, qui est fidélité à la loi et à l'amour. Les deux peuvent aller de pair, bien sûr, et c'est ce que j'appelle l'esprit. Mais raison et morale n'en sont pas moins deux, et irréductibles l'une à l'autre. La morale autrement dit n'est pas vraie, mais elle vaut : elle est objet non de connaissance (du moins la connaissance qu'on en peut avoir est incapable d'en exhiber la valeur) mais de volonté. Non atemporelle, mais historique. Non devant nous, mais derrière. S'il n'y a pas de fondement de la

morale, s'il ne peut y en avoir, la fidélité est ce qui en tient lieu. Par elle, nous nous soumettons non à l'atemporalité d'une loi morale universelle, mais à l'historicité d'une valeur, à la présence en nous, toujours particulière, du passé, qu'il s'agisse du passé de l'humanité en général (la culture, la civilisation : ce qui nous sépare de la barbarie), ou qu'il s'agisse, en particulier, de notre passé à nous ou de celui de nos parents (le *sur-moi* de Freud, l'éducation de chacun : ce qui sépare notre morale de la morale des autres). Fidélité à la loi, non comme divine mais comme humaine, non comme universelle mais comme particulière (même si elle est universalisable, et doit l'être), non comme atemporelle mais comme historique : fidélité à l'histoire, fidélité à la civilisation et aux Lumières, fidélité à l'humanité de l'homme ! Il s'agit de ne pas trahir ce que l'humanité a fait de soi, qui nous a faits.

La morale commence par la politesse, disais-je^[19] ; elle continue — en changeant de nature — par la fidélité. On fait d'abord ce qui se fait ; puis on s'impose ce qui *doit* se faire. On respecte d'abord les bonnes manières, puis les bonnes actions. Les bonnes mœurs, puis la bonté elle-même. Fidélité à l'amour reçu, à l'exemple admiré, à la confiance manifestée, à l'exigence, à la patience, à l'impatience, à la loi... L'amour de la mère, la loi du père. Je n'invente rien, et je schématise beaucoup. Mais chacun là-dessus en sait assez. Le devoir, l'interdit, le remords, la satisfaction d'avoir bien agi, la volonté de bien faire, le respect de l'autre... Tout cela « dépend au plus haut point de l'éducation », comme disait Spinoza^[20], et ce n'est certes pas une raison pour s'en dispenser ! Ce n'est que morale, sans doute, et la morale n'est pas tout, et la morale n'est pas l'essentiel (l'amour et la vérité importent davantage). Mais qui, hors le sage ou le saint, pourrait s'en passer ? Et comment pourrait-elle se passer de fidélité ? La fidélité est au principe de toute morale : elle est le contraire du « renversement de toutes les valeurs », lequel devrait renverser aussi la fidélité, et ne le peut, et se juge par là. « Nous voulons être les *héritiers* de toute la moralité antérieure, disait Nietzsche, *nous n'entendons pas commencer sur de nouveaux frais*. Toute notre action n'est que moralité en révolte contre sa forme antérieure. »^[21] Cette révolte et cet héritage, c'est fidélité encore. Et faut-il même se révolter ? Et contre qui ? Contre Socrate ? Contre Epictète ? Contre le Christ des Evangiles ? Contre Montaigne ? Contre Spinoza ? Qui le pourrait ? Qui le voudrait ? Comment ne pas voir qu'ils sont pour l'essentiel fidèles, les uns et les autres, aux mêmes valeurs, auxquelles on ne pourrait renoncer qu'en renonçant à l'humanité ? « Je ne suis pas venu abolir mais accomplir... » Parole de fidèle — et plus belle encore sans la foi, et plus urgente encore sans la foi. Fidélité, non à Dieu, mais à l'homme, et à l'esprit de l'homme (à l'humanité non comme fait biologique mais comme valeur culturelle). Toutes les barbaries de ce siècle se sont déchaînées au nom de l'avenir (le *Reich* de mille ans, les lendemains qui chantent, ou qui devaient chanter, du stalinisme...). On ne m'ôtera pas l'idée qu'on n'y a résisté,

moralement, que par fidélité à un certain passé. Le barbare, c'est l'infidèle. Même les lendemains qui chantent ne sont moralement désirables qu'au nom de valeurs fort anciennes ; c'est ce que Marx avait vu et que les marxistes commencent à comprendre. Il n'y a pas de morale de l'avenir. Toute morale, comme toute culture, vient du passé. Il n'est de morale que fidèle.

Pour le couple, c'est une autre histoire. Qu'il y en ait de fidèles et d'autres pas, c'est une vérité de fait, qui ne semble pas, ou plus, atteindre l'essentiel. Du moins si l'on entend par fidélité, en ce sens restreint, l'usage exclusif, et mutuellement exclusif, du corps de l'autre. Pourquoi n'aimerait-on qu'une seule personne ? Pourquoi ne désirerait-on qu'une seule personne ? Etre fidèle à ses idées, ce n'est pas (heureusement !) n'en avoir qu'une ; ni être fidèle en amitié ne suppose qu'on n'ait qu'un seul ami. Fidélité, en ces domaines, n'est pas exclusivité. Pourquoi en irait-il autrement en amour ? Au nom de quoi prétendrait-on à la jouissance exclusive d'autrui ? Que cela soit plus commode ou plus sûr, plus facile à vivre, peut-être au bout du compte plus heureux, c'est possible, et même, tant que l'amour demeure, je le crois volontiers. Mais ni la morale ni l'amour ne m'y semblent principiellement attachés. A chacun de choisir, suivant sa force ou ses faiblesses. A chacun, ou plutôt à chaque couple : la vérité est valeur plus haute que l'exclusivité, et l'amour me semble moins trahi par l'amour (par *Vautre* amour) que par le mensonge. D'autres penseront l'inverse, et moi aussi peut-être à un autre moment. L'essentiel, me semble-t-il, n'est pas là. Il y a des couples libres qui sont fidèles, à leur manière (fidèles à leur amour, fidèles à leur parole, fidèles à leur commune liberté...). Et tant d'autres, fidèles strictement, fidèles tristement, où chacun des deux préférerait ne l'être pas... C'est moins la fidélité qui fait problème ici que la jalousie, moins l'amour que la souffrance. Ce n'est plus mon sujet. Fidélité n'est pas compassion. Ce sont deux vertus ? Sans doute, mais justement : elles sont deux. Ne pas faire souffrir est une chose ; ne pas trahir en est une autre, et c'est ce qu'on appelle la fidélité.

L'essentiel, c'est de savoir ce qui fait qu'un couple est un couple. La simple rencontre sexuelle, fût-elle répétée, ne saurait évidemment y suffire. Mais pas non plus la simple cohabitation, fût-elle durable. Le couple, au sens où je prends le mot, suppose et l'amour et la durée. Il suppose donc la fidélité, puisque l'amour ne dure qu'à la condition de prolonger la passion (trop brève pour faire un couple, tout juste bonne à le défaire !) par mémoire et volonté. C'est ce que signifie le mariage sans doute, et que le divorce vient interrompre. Encore que. Une de mes amies, divorcée puis remariée, me disait qu'elle restait fidèle, en quelque chose, à son premier mari. « Je veux dire, m'expliqua-t-elle, à ce que nous avons vécu ensemble, à notre histoire, à notre amour... Je ne veux pas renier tout ça. » Aucun couple, à plus forte

raison, ne pourrait durer sans cette fidélité, en chacun, à leur histoire commune, sans ce mélange de confiance et de gratitude par quoi les couples heureux, il y en a quelques-uns, deviennent si émouvants, en vieillissant, et davantage que les amoureux qui débutent, qui ne font encore, le plus souvent, que rêver leur amour. Cette fidélité me paraît précieuse, plus que l'autre, et plus essentielle au couple. Que l'amour s'apaise ou décline, c'est le plus probable toujours, et il est vain de s'en affliger. Mais que l'on se sépare ou que l'on continue de vivre ensemble, le couple ne restera couple que par cette fidélité à l'amour reçu et donné, à l'amour partagé, et au souvenir volontaire et reconnaissant de cet amour. Fidélité c'est amour fidèle, disais-je, et tel est aussi le couple, même « moderne », même « libre ». La fidélité est l'amour maintenu de ce qui a eu lieu, amour de l'amour, en l'occurrence, amour présent (et volontaire, et volontairement entretenu) de l'amour passé. Fidélité c'est amour fidèle, et fidèle d'abord à l'amour.

Comment te jurerais-je de t'aimer toujours ou de n'aimer personne d'autre ? Qui peut jurer de ses sentiments ? Et à quoi bon, quand il n'y a plus d'amour, en maintenir la fiction, les charges ou les exigences ? Mais ce n'est pas une raison pour renier ou désavouer ce qui fut. Qu'avons-nous besoin, pour aimer le présent, de trahir le passé ? Je te jure, non de t'aimer toujours, mais de rester fidèle toujours à cet amour que nous vivons.

L'amour infidèle, ce n'est pas l'amour *libre* : c'est l'amour oublieux, l'amour renégat, l'amour qui oublie ou déteste ce qu'il a aimé et qui dès lors s'oublie ou se déteste lui-même. Mais est-ce encore de l'amour ?

Aime-moi tant que tu le désires, mon amour ; mais *ne nous oublie pas*.

-
- [1] Saint Augustin, *Confessions*, XI (spécialement chap. 20, p. 269 de la trad. Trabucco, G.-F., 1964).
 - [2] Nietzsche, *Considérations intempestives*, II (trad. G. Bianquis, Aubier-Montaigne, 1964, rééd. 1979, p. 207).
 - [3] Selon l'heureuse expression de François George, à propos de Nietzsche : « D'un critère nouveau en philosophie », *L'âme et le corps*, sous la direction de M.-P. Haroche, Pion, 1990.
 - [4] Vladimir Jankélévitch, *L'imprescriptible*, Seuil, 1986, p. 55.
 - [5] Voir *supra*, Avant-propos, p. 12
 - [6] *Ethique à Eudème*, VII, 2, 1237 b 37-40 (trad. V. Décarie, Vrin-Presses de l'Université de Montréal, 1984, p. 164).
 - [7] Aristote, *Ethique à Nicomaque*, IX, 3, 1165 b 32-36 (trad. Tricot, Vrin, 1979, p. 441).
 - [8] V. Jankélévitch, *Traite des vertus*, II : *Les vertus et l'amour*, t. 1, chap. 2, Flammarion, 1986, p. 140.
 - [9] V. Jankélévitch, *ibid.*, p. 140 à 142.

- o] *Ibid.*, p. 142-143. Dans la fidélité, remarque Jankélévitch au même endroit, « les stoïciens auraient reconnu la *Constantin sapientis* » (la constance du sage).
- 1] *Ibid.*, p. 141.
- 2] *Pensées*, 673-123 (éd. Lafuma).
- 3] M. Conche, *Montaigne et la philosophie*, éd. de Mégare, 1987, p. 118-119. Voir aussi Montaigne, *Apologie de Raymond Sebond*, p. 602-603 de l'éd. Villey-Saulnier, rééd. PUF, 1978 (spécialement l'évocation d'Epicharme).
- 4] *Les vertus et l'amour*, t. 1, p. 154 (c'est là, pour Jankélévitch, « la fidélité par excellence »).
- 5] V. Jankélévitch, *L'imprescriptible*, p. 60.
- 6] M. Conche, *Orientation philosophique*, rééd. PUF, 1990, p. 106.
- 7] *Les deux sources de la morale et de la religion*, p. 86-90 (p. 1047-1050 de l'éd. du Centenaire, rééd. PUF, 1970).
- 8] « Education morale et laïcité », *Foi et vie*, n° 2, janvier 1928, p. 8. Voir aussi mon article Jean Cavaillès ou l'héroïsme de la raison, *Une éducation philosophique*, PUF, 1989, p. 287 à 308.
- 9] *Supra*, chap. 1, p. 15 et s.
- o] *Ethique*, III, explication de la définition 27 des affections (sauf précision contraire, je cite Spinoza, dans tout ce traité, d'après la trad. Appuhn des *Œuvres complètes* (rééd. Garnier-Flammarion, 1964, 1965 et 1966), qu'il m'arrivera parfois de modifier quelque peu.
- 1] Nietzsche, *La volonté de puissance*, liv. III, § 498 (trad. G. Bianquis, Gallimard, 1937, t. 2, p. 156).